

L'existence de cette première société ne fut pas de longue durée. Il en est de premières publications, des premières revues, des premières associations de ce genre comme des soldats qui montent les premiers à l'assaut ; ceux qui les suivent et qui triomphent ont à passer sur leur corps.

La société littéraire et historique de Québec fondée par lord Dalhousie en 1824 et qui existe encore aujourd'hui succéda après un assez long intervalle à la *Société Littéraire* de 1809. Elle a publié de nombreux Mémoires et les noms de quelques-uns des hommes les plus marquants des deux origines figurent parmi ceux de ses membres actifs. Elle a eu pour rivale depuis 1848 l'*Institut Canadien de Québec* vers lequel s'est portée de préférence la jeunesse instruite parlant la langue française.

La Société d'Histoire Naturelle, la Société Historique, la Société Numismatique et Archéologique établies à Montréal, le *Canadian Institute* de Toronto, la société de Géographie de Québec, l'Institut Canadien-Français d'Ottawa et plusieurs autres sociétés du même genre établies dans les autres Provinces de la Confédération auxquelles le Président vient de rendre un hommage bien mérité ont travaillé et travaillent encore à la propagation des sciences et des lettres.

La tâche qui appartient à de telles institutions est difficile dans un pays comparativement nouveau. Elle se compose de deux choses très différentes, le progrès des sciences et des lettres, en elles-mêmes, et leur vulgarisation. Il y a nécessairement là un peu de l'académie et beaucoup de la salle de conférence et de la bibliothèque publique. A mesure que l'instruction fait des progrès, que la littérature se forme et s'élève à de plus hautes régions, à mesure que les hautes carrières scientifiques se créent et se développent, les deux fonctions que je viens d'indiquer peuvent se séparer et des institutions ayant un caractère plus exclusif et plus élevé peuvent avec l'aide des gouvernements s'établir et prospérer.

Sommes-nous arrivés à ce point ? Il n'est plus temps de poser la question ; elle a été décidée par une autorité supérieure et impartiale qui a porté sur notre mouvement intellectuel et littéraire un jugement plus favorable que celui que nous oserions porter nous-mêmes.

J'ai fait une bien rapide et bien insuffisante esquisse de ce mouvement dans le passé pour la plus ancienne des Provinces de la Confédération. Dans ces dernières années combien ne s'est-il pas accéléré ? Les grandes universités Laval, McGill, Toronto, Lennoxville, Dalhousie, de nombreux collèges, des écoles normales, une organisation plus complète de l'instruction publique ont partout répandu le goût des sciences et des lettres. Les publications littéraires et scientifiques sont devenues nombreuses, les œuvres de nos écrivains sont connues maintenant en dehors de notre pays.

Pour nous, descendants des premiers colons, les temps sont bien changés depuis cette époque néfaste où nous étions comme je l'ai dit les déshérités de deux nations ! Aujourd'hui, notre nouvelle mère-patrie nous accorde une protection éclairée et nous ouvre la voie d'une prospérité et d'une importance sociale à laquelle il est difficile d'assigner des limites. D'un autre côté notre ancienne mère-patrie s'est souvenue de nous, elle a pour nous les procédés les plus gracieux et les rapports les plus avantageux s'établissent entre l'Ancienne et la Nouvelle-France comme aux jours de Colbert et de Talon.

La littérature n'a pas été étrangère à ce rapprochement, et si les sciences et l'industrie, par les trois grandes expositions de Paris, y ont eu une large part, on peut dire que nos historiens et nos poètes ont été les premiers à nous révéler à notre ancienne mère-patrie en même temps qu'ils lui montraient une des pages les plus glorieuses et les plus touchantes de son histoire, page, demeurée jusque-là dans l'ombre et dans l'oubli. Il se trouve du reste, ici, un de nos collègues qui est une preuve vivante de ce que j'affirme.

D'un autre côté, il semble que depuis quelques années les œuvres canadiennes en langue française sont mieux connues des populations anglaises du Canada, et qu'en revanche les poètes, les écrivains et les savants anglo-canadiens sont mieux appréciés de la population française.

Le moment était donc bien choisi pour convoquer, dans l'enceinte du parlement d'Ottawa, cet autre parlement littéraire et scientifique, moins bruyant que celui qui y siège d'habitude ; mais dont les débats sans passionner autant les esprits ne seront pas tout à fait sans importance et sans utilité.

Ici se rencontreront des hommes des deux nationalités, des hommes de toutes les nuances d'opinion, de toutes les parties du pays. Toutes les sciences fraterniseront entre elles, et la littérature et l'histoire donneront la main à la science.

La science a, dans ces jours d'épreuves pour l'humanité, une mission plus difficile que jamais ; sa responsabilité est aussi plus grande. On lui a reproché d'être entrée en guerre ouverte avec la religion révélée, de saper par un matérialisme destructeur toute idée de moralité, de nier enfin et l'action divine et la conscience humaine. D'un autre côté, les puissants agents physiques qu'elle a découverts et mis à la portée du vulgaire ont déjà donné à ces pernicieuses doctrines une sanction redoutable ; si on n'y prenait garde, les ruines morales que ces doctrines feraient dans les âmes seraient suivies de ruines matérielles bien terribles !